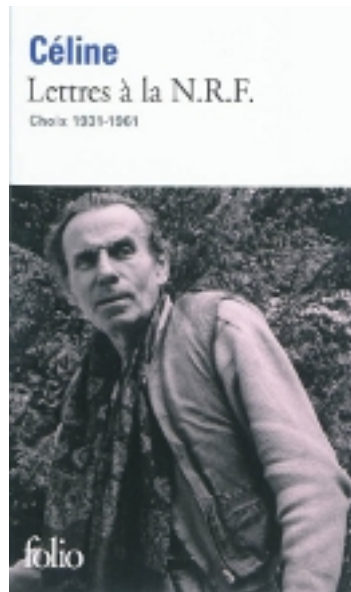


*Lettres à la N.R.F.*¹



Les lecteurs ne savent pas quelle énergie titanesque doit déployer l'auteur pour amener à la vie ses livres. Savoir quoi écrire, rien de plus simple puisque c'est la vocation ; trouver comment l'écrire, ce n'est pas non plus trop difficile parce que le texte crée sa voix ; mais préserver l'espace de liberté, dessiner puis élargir le cercle de silence et de concentration nécessaires à l'écriture, et se protéger de ceux qui ne veulent pas lire les livres, qui ne veulent pas de vos livres, et plus encore réussir à publier ces livres, quel combat ! quelle guérilla continue ! Louis-Ferdinand Céline a vécu tout ça, en première ligne, dans les conditions les plus difficiles, et il a tout décrit et commenté en direct, dans sa correspondance². Ses lettres à son éditeur, les Éditions de la Nouvelle Revue Française (N.R.F.) devenues ensuite Éditions Gallimard, décrivent les relations presque toujours conflictuelles entre un auteur et sa maison

1. *Lettres à la N.R.F. (Choix 1931-1961)* (Ed. Pascal Fouché, préf. Philippe Sollers), de Céline. 2011, Gallimard, Folio, 247 p., 5,70 €.

2. Pour toute la correspondance, voir : *Lettres*, de Céline. 2009, Gallimard, Pléiade, 2080 p., 66,50 €.

d'édition, même quand cette maison d'édition est la plus littéraire et la plus prestigieuse maison française, et également, nous pouvons le confirmer ici, le lieu le plus courtois et le plus disponible qui soit pour un auteur.

Ce volume commence un jour de fin 1931 par une lettre du Docteur Louis Destouches, alias Céline, proposant à la N.R.F. l'envoi de son manuscrit, suivie en avril 1932 de la remise effective du texte en accompagnement d'une longue lettre qui débute par cette phrase : « *Monsieur, Je vous remets mon manuscrit du "Voyage au bout de la nuit" (5 ans de boulot).* » Céline y résume longuement son livre, expliquant au passage son système : « *Mais quelque chose le retient de s'installer dans le bonheur bourgeois, dans l'amour et la sécurité matérielle. Quelque chose ! Ah ! Ah ! C'est tout le roman ce quelque chose !* ». Il conclut sa lettre ainsi : « *C'est le prix Goncourt 1932 dans un fauteuil pour l'Heureux éditeur qui saura retenir cette œuvre sans pareil.* ». On connaît la suite : la N.R.F. qui hésite, les Éditions Denoël qui sont plus rapides et publient le livre, qui finalement manque de justesse le prix Goncourt.

Céline ne retrouve le contact avec Gallimard qu'après guerre, et ce sont en 1948 et 1949 des lettres superbes d'intelligence et de nerf, dans lesquelles Céline, depuis le Danemark où il est exilé, se défend auprès de Jean Paulhan et s'explique sur les accusations dont il fait l'objet en France.

À son retour en France en juillet 1951, Céline signe un contrat avec Gallimard pour la réédition de ses livres et la parution de *Féerie pour une autre fois*. On entre alors dans le vif du sujet avec une correspondance incroyable de virulence verbale envers ses interlocuteurs de Gallimard, au point que Jean Paulhan, lassé d'être raillé, se fâche un jour et décide de ne plus avoir affaire à lui. Seul le jeune Roger Nimier est épargné et devient un ami de Céline qui, lorsqu'il lui écrit, signe "Louis" et "Bien affectueusement". Céline se confie souvent à lui. Parlant de ses ennemis, il écrit à Nimier : « *Que me font bien rigoler tous ces lustucrus défilant en hordes hostiles, menaçantes, délirantes (...). Nous en verrons de belles si nous vivons assez !* »

Gaston Gallimard et Céline échangent de nombreux courriers mais ont les plus grandes difficultés à s'entendre. Gaston, le 24 novembre 1954 : « *Cher Ami, Je ne comprends rien à votre lettre* », puis à nouveau le 10 décembre 1954, autre réponse à une autre lettre : « *Cher Ami, Je ne comprends rien à votre lettre — D'ailleurs, je ne comprends rien à vous-même —* ». Et Céline

de répondre du tac au tac : « *Ô sacré vieux coffre fort qui fait bla-bla !* », et plus loin, essayant de déchiffrer une lettre « *si confuse et si cachottière* » de Gallimard : « *Evidemment, je vous demande de me confirmer ceci en style net, et non en “débile mental à débile mental”.* »

À Jean Paulhan, Céline explique crûment : « *Gaston ne se vexe et n’a de chagrin que lorsqu’on lui fait verser du pognon.* »

Pour un écrivain, l’argent est le nerf de la guerre. À Roger Nimier, en 1956, Céline dicte ses conditions : « *2 millions. — 100.000 par mois, pendant 5 ans (avance). — la Pléiade. — éditions Poche, M à crédit* » ; soit, à prix constants, un à-valoir d’environ 40.000 euros de 2011³ et une mensualité d’environ 2000 euros par mois pendant cinq ans, exigences finalement très modestes au regard du talent littéraire de Céline.

Voilà encore quelques mots doux que l’écrivain adresse à son éditeur : « *Vous auriez dépensé le 1/4 du baratin (tout à fait inutile) que vous avez gaspillé sur l’impossible Jean Santeuil, sur le Voyage ou Mort à Crédit, ces ouvrages seraient repartis en flèche !* », ou : « *Propositions sans chiffres, égal pour moi : blabla. Je réagis comme “une petite amie” aux propositions : combien ?...* », ou : « *Pour tout dire, je trouve la NRF horriblement rapiate* », ou : « *En bref, vous me faites crever de faim et de froid* » ou « *Bien amicalement à vous et à votre abrutie clique de cancre prétentieux !* » Il signe aussi : « *À vous bandit !* »

Malgré tout, il n’y a jamais de rupture avec Gallimard, Céline dès qu’il sent qu’il a été trop loin renvoie une lettre taquine : « *Peste soit des coquetèles et aimons nous ! Ne parlons plus de ces vétilles. Ayez le Goncourt comme d’habitude.* » Gaston Gallimard lui-même n’est pas dupe : « *Votre humour n’est que de la rhétorique. Vous n’arrivez pas à me faire croire à votre violence. Vous mêlez tout — Exprès — Et nous faisons joujou* », ajoutant comme formule de politesse : « *En attendant votre prochaine engeulade, croyez-moi tout de même votre, Gaston Gallimard.* » Roger Nimier, qui joue le rôle de négociateur à l’occasion, a compris qu’il s’agit d’un jeu amour-haine entre l’auteur et l’éditeur, au point qu’il écrit un jour à Céline : « *Je crois que Gaston est un peu triste de ne plus recevoir d’insulte. Songez-y.* »

De temps à autres, quand même, Céline envoie à la N.R.F. des lettres

3. Voir : www.insee.fr/fr/themes/indicateur.asp?id=29type=1page=achatfranc.htm

agréables, ainsi à la réception de l'exemplaire auteur de son nouveau livre, il écrit au responsable de fabrication Jacques Festy : « *Je viens de recevoir Normance imprimé grâce à vous superbement! Ainsi paré, il ne peut que séduire! C'est un plaisir de travailler avec de tels artistes! techniques!* »

Les deux dernières lettres de Céline à la N.R.F. sont très émouvantes, elles ont été écrites il y a exactement cinquante ans, jour pour jour. La première, du 7 juin 1961, est une enfiévrée lettre de remerciement à Roger Nimier : « *Je n'ose plus me considérer dans les miroirs! Je suis trop beau, trop jeune! irrésistible! grâce à vous! je me prends à m'aimer! Ainsi vêtu il le fallait, 20 ans plus tôt, j'enlevais les Folies Bergères et la Banque [de] France! L'Arc de Triomphe décollait! et me suivait partout!* » La seconde, reproduite en facsimilé dans cette édition, date du 30 juin 1961; Céline mourra le lendemain 1^{er} juillet. Il annonce à Gaston Gallimard que *Rigodon* est terminé : « *Mon cher Éditeur et ami. Je crois qu'il va être temps de nous lier par un autre contrat, pour mon prochain roman "RIGODON" (...) sinon je loue, moi aussi, un tracteur et vais défoncer la NRF* ». Il ajoute encore « *Qu'on se le dise!* » et « *Bien amicalement vôtre, Destouches.* »

Céline ne se laissera jamais faire, il a écrit l'Histoire, il mérite les égards, il écrit ses lettres comme il écrit ses livres, à l'offensive, au tennis on dirait qu'il monte au filet, il accélère le jeu, pousse son avantage, c'est lui le cœur, le centre du monde. Ce n'est que justice que l'éditeur lui accorde tout ce qu'il demande, finalement ce n'est pas grand chose, seulement quelques efforts pour vendre ses livres et imposer sa voix, seulement un peu d'argent pour pouvoir vivre, modestement, dans une maison suffisamment chauffée, et suffisamment grande, et suffisamment calme, pour parvenir à faire encore chaque jour son travail, écrire, convertir la réalité en mots, une action miraculeuse, celle d'un dieu.

Juillet 2011

Marc Pautrel